L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

G. P. WEISSE & Co. RUE DE CHARTRES No 72, Entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 25 DECEMBRE 1861.

G. P. WEISSE, F. LIMET. — H. DUPOUR, G. MARNY. — EDITEURS-PROPRIETAIRES.

Nouvelle-Orléans, MERCREDI MATIN, 25 DECEMBRE.

Abonnés à la semaine.

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine" à raison de 25 CENTS pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

☞ Nos ateliers étant fermés aujourd'hui à l'occasion du jour de NOEL, l'*Abeille* ne paraîtra pas demain.

Échos de la presse anglaise.

Nous avons, maintenant, sous les yeux les articles publiés dans les principaux journaux de Londres, à l'occasion de l'arrestation de MM. Mason et Slidell à bord de *Trent*. Le télégraphe nous en avait déjà donné la substance et nous ne croyons pas nécessaire de les reproduire en entier. Nous nous contenterons d'en donner l'analyse et d'en citer les passages les plus saillants.

Dans son premier article, du 28 novembre, le *Times* commence par dire qu'il faut faire un violent effort sur soi-même pour discuter avec sang froid les nouvelles du jour; et il s'attache à démontrer que la position prise par les Etats-Unis leur interdisait d'exercer en mer les droits de belligérants, car ils ont toujours soutenu qu'il n'y avait pas de guerre, qu'il n'y avait qu'une simple rébellion intérieure. Le *Times* en conclut que les Etats-Unis, en arrêtant le steamer de la malle, se sont rendus coupables d'un acte d'agression, qui ne pourrait être convenablement puni qu'en "mettant l'embargo sur tous les navires américains dans les ports anglais, et en balayant de la surface des mers leur petite marine." Mais l'argument n'est pas très fort, car on peut répondre au nom des Etats-Unis, que les Anglais, ayant déclaré reconnaître l'état de guerre et proclamé leur neutralité, ne peuvent se plaindre des conséquences qu'en traîne l'état de guerre pour les neutres.

Dans un article subséquent sur le droit de visite, le *Times* ne cherche pas à nier l'autorité des auteurs ou des précédents historiques de l'Angleterre en pareille matière, mais il ajoute que les décisions sont toutes anciennes et qu'elles ont été données dans des circonstances complètement différentes des circonstances présentes. "Il n'y avait pas alors, dit-il, de stations portant les malles de toutes les nations. Nous combattions pour notre existence, et nous avons fait, à cette époque, ce que nous ne ferions pas, ce que nous ne permettrions pas à d'autres de faire, et ce qu'on ne nous permettrait pas de faire aujourd'hui."

En admettant même que le *San Jacinto* eût le droit de visiter le *Trent* pour s'assurer de sa nationalité et de sa destination et pour vérifier s'il ne portait pas de contrebande, rien ne peut justifier l'enlèvement des passagers. Après avoir établi ce point, l'écrivain, examinant les conséquences de l'acte, dit que M. Seward, lui même, doit savoir que "les voix des commissaires du Sud, résonnant du fond de leur prison, seront mille fois plus éloquentes à Londres et à Paris qu'elles ne l'eussent été si elles se fussent fait entendre de St-James ou des Tuileries.

Dans son numéro du 30 novembre, le *Times* rend compte des décisions prises par le cabinet anglais, et il dit que la demande que Lord Lyons adressera aux Etats-Unis, sera basée sur ce principe qu'un navire anglais doit être considéré, jusqu'à ce qu'on ait prouvé qu'il a violé la neutralité, comme partie du territoire anglais, et que les personnes, qui sont à bord ont droit à la protection du gouvernement aussi bien que si elles étaient sur le sol anglais même. Il fait observer que les autorités américaines à la Havane, auraient pu avertir le steamer que, s'il prenait à son bord les envoyés du Sud, il serait exposé à être saisi et confisqué comme prise; mais qu'au lieu d'en agir ainsi, elles ont comploté secrètement pour commettre un outrage dont il y a lieu aujourd'hui de demander réparation. MM. Mason et Slidell sont traités de rebelles, alors ils étaient des réfugiés politiques sur le sol anglais, et le droit d'asile a été clairement violé. Dans son article de Bourse, le *Times* dit que l'Angleterre se trouve vis-à-vis des Etats-Unis dans une situation analogue à celle où elle était, en 1854, vis-à-vis de la Russie. Les Etats Unis ont aussi un tarif hostile et lui fournissent les cotonades dont elle a besoin. Mais dans le cas actuel, la guerre, en bloquant le blocus des ports du Nord, rendrait à la Grande-Bretagne huit millions de consommateurs et restituait à la culture du coton dont souffre la plus importante industrie du pays. "En 1854, ajoute ce journal, nous n'étions nullement préparés à la guerre et nous avons en tout à faire, mais aujourd'hui, grâce aux dépenses extraordinaires faites depuis trois ans, nous avons atteint un degré de puissance inconnu jusqu'à ce jour."

Nous avons déjà cité des extraits du *Post*, organe de Lord Palmerston, sur la teneur des dépêches adressées à Lord Lyons. Un autre organe ministériel, le *London Observer*, annonce le départ du courrier en ces termes:

"Un messager spécial du ministère des affaires étrangères a reçu l'ordre de porter nos demandes à Lord Lyons et il partira aujourd'hui de Queenstown. Le public sera satisfait d'apprendre que ces instructions sont de de mander des excuses et d'insister pour faire remplacer sous la protection du pavillon anglais ceux qui ont été arrachés violemment et illégalement de cet asile sacré."

L'*Observer* ajoute dans un langage très expressif:

"Il n'y a pas de raison pour que cette restauration n'ait pas lieu sur le pont du vaisseau amiral, à New York, ou à Washington même, en face de ces deux navires de guerre dont la présence dans le Potomac rendait le cabinet *brevaché* de Washington aussi complètement sans défense que l'était le *Trent* devant les canons et les cutelas du *San Jacinto*."

On peut juger de l'effet produit sur les abolitionistes qui avaient jusqu'à ce jour été en faveur du Nord par le passage suivant de *London News*:

"Le gouvernement américain est assurément le plus malheureux des gouvernements, où bien il en est le plus habile. Un officier de la marine fédérale vient de frapper un meilleur coup pour la cause des rebelles que n'eussent pu le faire Houseygard ou Johnston. On se réjouit à bord du *Nashville*, et si MM. Yancey et Mann n'ont pas traité leurs amis, ils ont intimé échapper une belle occasion. Les nouvelles, apportées par la Plata, relèvent les esprits dans tout le Sud. Le gouvernement des Etats Unis—car jusqu'à ce que l'acte soit désavoué on que réparation soit faite, il a toute la responsabilité—a frappé au visage son meilleur ami, un ami qui n'a encore jamais, après avoir reçu un soufflet sur la joue gauche, tourné la tête pour en recevoir un autre sur la joue droite."

Le *News* déclare que jusqu'à preuve contraire il ne croira pas à la complicité du gouvernement des Etats-Unis dans l'acte du capitaine Wilkes. Il se prononce, d'ailleurs, pour une réparation complète et pour la reddition des passagers du *Trent*, et il fait complaisamment résortir les avantages que l'Angleterre pourrait retirer de la guerre. "Le gouvernement de Washington, dit-il, s'est montré officiellement imbécile, mais autoriser l'arrestation de personnes placées sous la protection du pavillon anglais ne serait rien moins qu'un acte de folie."

Nous puisons dans un article du *London Chronicle* quelques phrases qui suffiront à en faire connaître l'esprit.

"Le sang de toute l'Angleterre sera enflammé par les dernières nouvelles d'Amérique.... Jusqu'où ira la patience de ce pays?..... Nous nous sentirons trompés sur l'esprit de nos compatriotes, s'ils ne se prononcaient à une série d'outrages de ce genre?..... La arrestation de deux commissaires sur le pont d'un navire anglais ne doit pas rester sans vengeance. C'est un appel au cœur de tout Anglais. Si nous tolérons ce genre de filibustérie, nous verrons bientôt des *Jackboots* du Nord arrêter nos navires de guerre....

Si nous tolérons ce coup porté à notre pavillon, sous en recevrons bientôt un autre, car il est évident que le cabinet de Washington est sans scrupule et sans politique. Abraham Lincoln, dont l'avènement au pouvoir a été grandement bien accueilli de ce côté de l'Atlantique, s'est montré un esprit médiocre, faible, indécis et étroit. M. Seward, le homme placé à sa droite, s'efforce de provoquer une guerre, celle avec toute l'Europe, avec cet esprit d'égoïsme insensé qui porte les Américains, avec leur fierté neuve et leur manie sans formes de bande incohérentes, qu'ils appellent une armée, à se croire les égaux de la France conquérante et de la Grande Bretagne sur mer. Mais les Etats-Unis pourraient se débarrasser de ces deux ennemis malfaisants, ils pourraient peut être se rachetter aux yeux du monde; mais tant qu'ils resteront à la tête des affaires, leur seule chance de renommée consiste dans la probabilité que la marine anglaise fera sauter et disparaître de l'Océan leurs cuirasses de bleuns, et leur escadre, à supposer qu'elle ne se rende à une prétendue, la plus puissante de l'Atlantique. La note qui a résonné aujourd'hui de ce côté qu'on en soit sûr, n'est que le prélude d'une tempête d'indignation publique.

☞ RADEAUX DE MORT.—Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur l'avis publié dans nos colonnes par Thos L. White, libraire rue des Carondelet, qui offre dans cet établissement un choix de livres de luxe, illustrés, [illegible] en tête, et des articles de [illegible] telle que papiers, bavards, portefeuilles, [illegible]

Par le Télégraphe.

DEPECHES TRANSMISES A L'ABEILLE

(DEPECHES DE NUIT.)

Par le télégraphe Green.

Imminence d'un terrible conflit.

De 4.,000 à 60,000 Fédéraux.

Nashville, 24 déc—La correspondance à Bowling Green de l'*Union and American*, dans une lettre du 23 courant, dit: "Le général General Buell, avec un corps d'armée considérable que les uns évaluent à 45,000 hommes et les autres à 60,000, a opéré, ces jours passés, des mouvements dans la direction de Bowling Green. Il ne fait de grands préparatifs pour reprendre l'ensemble, et on en conclut qu'un terrible conflit est imminent. Environ 6,000 hommes formant l'avant garde du général Buell ont traversé la rivière Verte et sont maintenant à cinq milles de notre avant garde, qui est commandée par le général Hardeman, à Cave-City.—On avait dit il y a quelques jours que l'ennemi avait retraité et avait regagné la rivière Verte. Cette nouvelle était vraie en partie. L'ennemi avait rappelé ses éclaireurs, qui se trouvaient en face de l'ennemi. Celui-ci s'imaginant alors qu'on allait le prendre en flanc, a pris la fuite en grand désordre, laissant derrière les tentes, les wagons et les bagages. On assure qu'ils ne se sont arrêtés qu'à cinq milles.

"Il a cent revenus le lendemain, 20 courant, et sont maintenant à 30 milles de Bowling Green. Tous les soldats qui se trouvaient récemment à Mobile ont été dirigés sur la rivière Verte, où il n'y a pas moins de 35,000 hommes. Toutes les apparences indiquent une prompte ouverture de la campagne d'hiver."

Arrestation d'un capion fédéral.

Un officier fédéral a été arrêté près de Bowling Green, le 21 courant, armé d'une lunette d'approche et examinant les diverses fortifications. Il a dit déserter du 45e de New York, et prétend avoir fait le trajet de Potomac jusqu'à cet endroit. On suppose qu'il fait partie du régiment de l'Indiana de Willetts, qui a été mis en faite. Il y a quelques jours, par les Rangers du Texas. On l'envoyra à Richmond.

Un voyageur qui est parti le 19 de la rivière Ohio, dit que les forces de Tom Crittenden ont passé la rière Green et sont à présent à Hendersonville, se préparant à pousser jusqu'à Bowling Green.

D'après une autre lettre de Bowlin-Green il y aura pas de combat de plusieurs jours. Les passagers arrivés par le convoi d'aujourd'hui disent qu'il y a 8000 fédéraux de ce côté de la rivière Green et que Hindman n'est replié sur Bells.

DE RICHMOND.

La presse du Nord consolide de se soumettre à l'Angleterre.

Richmond, 24.—264 prisonniers faits à Hatteras, qui ont été mis en liberté sur parole sont arrivés hier à Norfolk, venant du Nord. Le *Herald* de New York du 21 courant dit que lord Lyons a en avec Lincoln deux entrevues d'une nature cordiale, sans qu'il y ait eu pourtant aucune communication écrite officielle échangée entre eux, et que Lord Lyons a demandé qu'on ne remit en liberté Mason et Slidell. Lord Lyons attend de nouvelles instructions par l'*Arabia*. Si l'Angleterre réclame Mason et Slidell, le Herald dit que Lincoln obtera probablement un grand nombre de timbres présentant des emblèmes des pays et de la neutralité qu'observe l'Angleterre. Ce journal dit en outre qu'il vaut mieux céder de bon gré aux nécessités impérieuses de la crise et s'accorder promptement à l'Angleterre ce qu'elle demande, en rendant à son protection Mason et Slidell que de lui fournir un prétexte de guerre.

Il y a été envoyé au Sud quelques dépêches rapportant d'après le dire du correspondant du *Herald* à Washington, que le cabinet Lincoln était douteux d'accéder aux demandes de l'Angleterre ayant pour sujet la restitution de Mason et Slidell.

Dans le numéro du *Herald* du 21, que j'ai devant moi, il n'est question de rien de tout cela.

De Richmond.

Congrès.

Richmond, 24 déc—Le Congrès a passé et le Président a approuvé les actes suivants:

"Acte amendant un acte autorisant les Maîtres de Postes à recevoir des billets du Trésor en paiement des frais de poste, et permettant aux citoyens de déposer des billets du Trésor de $5 et au-dessus, et de prendre des timbres-postes à l'avenir pour la somme qu'ils jugeront convenable;

"Un autre faisant diverses allocations pour arriver à l'exécution partielle des engagements pris dans le traité conclu avec les tribus indiennes.

"Un acte autorisant le Président nt à confier un grade et un commandement temporaires aux officiers de la marine employés dans l'armée terre.

Un acte amendant un acte intitulé acte pour établir une règle uniforme de naturalisation pour les personnes résidées dans l'armée confédérée.—Un acte relatif à la nomination de chapelains dans la marine—Un acte permettant la nomination d'un nombre plus grand d'officiers dans la marine—Un acte par lequel il est fait des allocations pour faire face aux dépenses du gouvernement dans les départements législatif et judiciaire, pendant l'exercice qui finit le 18 février prochain—Un acte complétant un acte qui permet l'émission de bons du trésor et crée un impôt de guerre pour leur rachat. Le Congrès s'est ajourné jusqu'à lundi prochain.

Les restes mortels du Lieutenant Colonel Martin, tué à Drenesville sont arrivés ici cette après-midi, dirigés sur l'Alabama. Rien de nouveau dans campe. Les manifestations de la Noël ont commencé et l'agent envoyé nos compliments aux journalistes et aux lecteurs.

Reconnaissance du Nord.

Le *Herald*, de New-York, affirme qu'il n'y a aucun danger de guerre avec l'Angleterre, que le cabinet est décidé à céder aux demandes de cette puissance, même si elles embrassent la reddition des commissaires. Nous ne pouvons accréditer cette assertion que sous toutes réserves, car les assert ions du *Herald* et de ses correspondants ne sont rien moins que paroles d'évangile. Le doute est d'autant plus permis que les mêmes dépêches, qui nous annoncent ce fait, portent que Lord Lyons n'a pas encore présenté les demandes de son gouvernement, bien qu'il ait eu deux entrevues avec Seward.

Il est possible que le gouvernement des Etats-Unis ait été effrayé, non seulement par la prompte décision du cabinet anglais, mais encore par l'attitude des autres gouvernements européens et qu'il se soit décidé à faire des excuses. Déjà, dans le Congrès, les Yankees ont baissé le ton, et l'on a vu les mêmes hommes, qui avaient voté des félicitations au capitaine Wilkes et qui avaient demandé l'incarcération de MM. Slidell et Mason dans des cellules de condamnés, repousser la proposition de Wallandigham, depuis l'arrivée des nouvelles d'Angleterre.

Si le gouvernement de Lincoln est obligé de reculer, nous pouvons nous attendre à le voir redoubler d'efforts pour soumettre le Sud, car cette humiliation ne tera qu'exaspérer sa rage contre les rebelles. Déjà, la Chambre des représentants vient de voter un bill pour la construction de vingt canonnières blindées. Il faut donc, à tout prix, que notre Congrès pourvoie à la création d'une marine, et s'il ne le fait pas il appartient aux Etats d'aviser eux-mêmes aux moyens de lever le blocus. Quoi qu'il puisse espérer de l'intervention européenne, le Sud ne doit réellement compter que sur lui même pour faire ses propres affaires.

ESCARMOUCHE A PORT ROYAL.—Nous trouvons dans le *Charleston Courier* de 20, les détails suivants sur un engagement de nos batteries avec une canonnière fédérale.

Pocataligo, 19 décembre—Une canonnière fédérale a passé, hier à une heure et demie, par Port Royal. Nos batteries ont tiré dessus et l'ont atteint trois fois. Elle passa à toute vapeur et alla s'échouer à trois milles de l'autre côté du Ferry. En apprenant cela la batterie d'artillerie légère, commandée par le lieutenant McElhenny reçut l'ordre d'aller se porter en face de la canonnière. Pendant ce temps trois barges chargées de soldats fédéraux partirent de rive gauche opposé à l'abri d'un feu très vif des batteries fédérales qui tiraient sur nos troupes de ce côté. Notre batterie se mit à tirer sur ces bateaux, en coula un et canna des survivants avec deux autres ce qui les fit rebrousser à travers les eaux. La nuit fit cesser le feu, et à la marée, le steamer fédéral put se renflouer et partir.

MISSOURI.—Les dépêches suivantes contiennent quelques nouvelles intéressantes.

St-Louis, 15 décembre—Le *Democrat* a appris d'un voyageur arrivé de Lexington que les généraux Rains et Steele, avec 6000 rebelles occupaient cette ville vendredi, et qu'on y attendait hier d'autres corps de troupes considérables. On dit que le général Prentis est avec 3000 fédéraux de l'autre côté du Missouri et qu'il ajoute quelques bourbons dans le camp rebelle et détruit un pile leurs bacs. Ce voyageur dit qu'après deux jours de Lexington, vendredi, il a rencontré une forte canonnade, ce qui indiquerait qu'un engagement a eu lieu. La brigade du général fédéral *Davis* est partie d'Otterville pour Lexington.

Messe en musique.—Un chanteur séjourd'hui à l'Eglise St Patrick une messe en musique, de la composition de M. Gaetz. On nous assure que c'est une belle œuvre et que l'exécution en sera très brillante. Nous engageons dans les amateurs de belle et bonne musique à aller faire leurs dévotions à St Patrick.

THEATRE D'ORLEANS. — La représentation qui devait avoir lieu jeudi a été avancée d'un jour à cause de la Noël. Elle aura lieu ce soir et nous ne doutons pas qu'il n'y ait chambrée complète au théâtre d'Orléans. Le programme se compose de: *Entre Hommes*, vaudeville en un acte; *le Pantalon de Cendrillon*, comédie en un acte; *le Code des femmes*; la *Rose de Saint Flour*, opérette d'Offenbach.

☞ Les amateurs de Noël et de gaudriole de bon aloi ne sauraient mieux qu'aller faire un tour à la Gaieté, rue de Chartres, où les artistes de la troupe Comparagni de Bellone.

FEUILLETON.

FEU BRESSIER,

Par Alphonse Karr.

(PREMIER PARTIE.)

I

Un des premiers jours du mois de mai, vers trois heures de l'après midi, une voiture allait quitter une grande route bordée de pommiers, pour s'arrêter devant une petite maison de campagne qui dénotait le manche de la route, quand les personnes qui étaient dans la voiture ordonnèrent au cocher d'arrêter. Un jeune homme s'approcha de la voiture et salua.

—Comment! vous par ici, Sceberg? s'écria un homme de quarante ans.

—Oui, monsieur Morsy, répondit le jeune homme; je donne tous les deux jours une leçon à un quart de lieue d'ici. J'ai pris l'avance hier à la voiture, et je l'attends au passage. J'ai voulu faire une partie de la route à pied; le pays est charmant.

—Charmant, en effet, dit une grosse dame qui occupait le fond de la voiture avec son mari.

—Voyez donc quelle jolie chaumière, dit une belle jeune fille placée sur le devant; comme ce toit de chaume convient d'être en Suisse!

Le jeune homme salua pour permettre à la voiture de continuer sa route.

M. Morsy fit signe au cocher de marcher, et prit le jeune homme qui s'en allait et qui ne tarda pas à disparaître.

—Vous viendrez dîner demain, n'est-ce pas?

Le voiture se trouva bientôt devant la maison; les trois personnes qui en descendirent trouvèrent à cette porte un homme qui y frappait à grande redoublée. Elles parurent juger que le bruit qu'il faisait était à l'aise suffisant pour le faire entendre, et assez peu convenable, car elles se tinrent à deux pas derrière lui, prêtes à profiter du résultat probable qu'aurait ce bruit, de faire ouvrir la porte, tout en laissant voir à la personne qui viendrait l'ouvrir qu'elles n'en étaient si les auteurs ni les complices.

Le cocher remonta sur son siège et regagna la route. Le jeune homme, qui s'était jusqu'à servi de son canne, commençait à la remplacer par une pierre ramassée sur le chemin, quand une seconde voiture, un cabriolet, vint déposer deux hommes devant la même porte. Un cabriolet succéda au cheval qui apportait un cavalier de côté opposé.

Le jeune homme ne fit frappait, reconnut le cavalier et lui dit:—Ma foi, Marcel, à ton tour, puisque te voilà.

Il n'essaya le front avec son mouchoir, et salua les personnes qui étaient derrière lui. Le nouvel arrivé en fit autant et répondit à son interlocuteur:—Est-ce qu'il y a longtemps que tu frappes, Arnold?

—Mais il y a vingt minutes que j'ai cassé la sonnette.

—Est-ce qu'il n'y aurait personne?

—C'est impossible, dit le propriétaire de la première voiture; et, tirant une lettre de sa poche, il lut à haute voix: "Nous vous attendons à dîner *vendredi trois*."

—Vendredi trois, c'est comme moi, lui dit un des hôtes du cabriolet en exhibant également son invitation.

—C'est bien aujourd'hui vendredi?

—Oui, certainement.

—C'est le 3 mai!

—C'est le 3 mai!

Alors, recommençant à frapper, le premier arrivé reprit la pierre, et, après avoir reproduit son roulement pendant quelques instants, il prit de colère et dit:—On est au fond du jardin.

—Or sorti, répéta Marcel.

—Je vous dis, monsieur, que c'est impossible. M. et Mme Bressier ne seraient pas sortis un jour où ils ont invité à dîner trois, deux, cinq, sept personnes. Ah! bonjour, monsieur Cotel; je ne vous reconnaissais pas.

—Mille compliments, monsieur Morsy. Je présente ici mon ami à ces dames. Avez vous qu'il fait une chaleur!

—Si vous frappiez encore, monsieur Arnold... Tiens, mais où est-il donc?..... où est donc M. Arnold?

—Il cesale une folie, reprit le cavalier; il prétend passer par-dessus le mur de jardin.

—Attendez, j'entends du bruit dans la maison. Ils sont peut-être, on vient.

—Je dienis aussi, M. et Mme Bressier ne seraient pas sortis un jour.....

On ouvrit la porte, et on vit paraître M. Arnold.

—Quoi! c'est vous? Et par où étes-vous entré? Est-ce qu'il n'y a personne? M. et Mme Bressier y sont-ils? Il n'est pas arrivé d'accident?

Toutes ces questions se prononcèrent à la fois. Arnold répondit qu'il fallait d'abord n'en pas trop tirer dans la maison, et qu'il répondrait ensuite à toutes les questions. On lui obéit. Quand ce fut exécuté, il invita tout le monde à s'asseoir; puis il annonça qu'il allait commencer d'ouvrir la grande porte pour qu'on pût rentrer les voitures et mettre les chevaux à l'écurie, en disant ces mots, il disparut, laissant les compagnons en proposant de chantonner des chansons dont lui seul pouvait donner le mot.

Il ne tarda pas à rentrer:—Maintenant, dit-il, je vais répondre à toutes vos questions en peu de mots. Il n'y a personne dans toute la maison; je l'ai parcourue de cave en grenier.

—Ah bien! voilà qui est agréable, dit M. Morsy; qu'allons nous faire?

—Il faut prendre un restaurateur près d'ici, ajouta M. Cotel; on ne saurait dans ces temps-ci trouver une maison.

—Ma femme et ma fille sont fatiguées, et moi, je meurs de faim et de soif; d'ailleurs, j'ai renvoyé ma voiture, elle ne reviendra qu'à neuf heures.

—Pour moi, je vais repartir; j'emprte, monsieur Arnold, que vous n'avez pas fait doubler mon cabriolet.

—Au contraire, c'est que j'ai fait détoler votre attelage, et que votre cheval est avec celui de Marcel. Il l'écurie, où ils tiennent compagnie aux mêmes doute, car je n'ai pas trouvé une botte de foin.

—Il faut rattaler.

—Où bien vous?

—A la ville.

—Il faut trois heures de route.

—Avez-vous une meilleure idée?

—Certainement, et la seule bonne, la seule raisonnable.

—Voyons la.

—Ou nous a invités à dîner ici: eh bien! nous dînerons ici; nous n'aurons de moins que le maître de la maison, et comme nous sommes vous plaisir pour le dîner que.....

—Allons donc! parlez pour vous.

—Et comment dînerons vous ici

—Je l'ai assez vue, mais nous dînerons, tandis qu'en quittant la table, nous ne ferons pas de serions pas de trop. Permettez moi d'y retourner de mon mieux. Le oubli des maîtres de la maison, et de les remplacer, je sais bien qu'ils en vous plaîtrait pas; mais, pour moi, d'abord, voulez vous vous rafraîchir?

—Ah çà, est-ce que tout de bon nous dînerons ici!

—Certainement.

—Pour moi, dit Mme Morsy, je suis incapable de faire dix pas à pied.

—Et moi, dit M. Morsy, mes dents font fou quand elles ont froid.

—Arnold.—Voyons, Marcel, aide-nous un peu; je mets en réquisition les plus jeunes de la société, M. Cotel et son frère; les dames seront à la cuisine.

M. Morsy.—Comment! il n'y a pas seulement un domestique!

—Arnold.—Si, il n'y a personne.

M. Cotel.—Mais c'est inouï!

Arnold.—Voyons, Marcel, gardons pour le dessert le mal que nous avons tant envie de dire des maîtres de céans. Notre position est nettement dessinée, il faut dîner. M. Morsy, en homme de ville, n'a pas de voiture, et, sous peu j'ai compté qu'ils me ramèneraient, je n'en ai pas non plus; le cheval de M. Cotel est sur les dents.

M. Cotel.—Mon cher, mon cheval fera vingt lieues sans être sur les dents.

Arnold.—Discussion également inutile; vous n'en aurez. M. et Mme Bressier seront désolés de leur..... comme dirait Molière.

M. Cotel.—Mourderie.

M. Morsy.—Impolitesse.

Arnold.—Le leur oubli..... Voulez-vous m'avoir pas fourni du vin, Marcel?

Marcel.—J'adopte *oubli*.

Arnold.—M. et Mme Bressier seront désespérés de leur oubli; comme amis de la maison, M. Marcel et moi.....

Marcel.—Parles pour vous, Arnold.

Arnold.—Eh bien que vous n'êtes pas ami de la maison? Pardon; je l'avais supposé. Mais gone donc lp'ôte de M. Marcel..... Comme ami de la maison, je vous reçois à leur place; et chacun veut y mettre un peu du sien, nous serons à dîner, et nous aurons le dîner le plus gai du monde. Qui veut parcourir la maison avec moi pour nous mettre au fait des ressources que présente cette île déserte à sept Robinsons affamés?

M. Morsy.—Ma foi, M. Arnold a raison, je vais avec lui à la maraude: il fait que tout le monde se mette à l'ouvrage: vous aussi, mesdames. Monsieur Cotel, vous allez allumer le feu à la cuisine.

Arnold, qui avait disparu un instant, revient avec des toiles d'araignées dans les cheveux et trois bouteilles de vin dans les bras.

—L'île produit du vin, la cave est bien garnie, rafraîchissons nous avant de partir.

On trouve des verres à grand'peine, on boit, Marcel s'approche d'Arnold et lui dit tout bas:

—Au moins, Arnold, soyez modéré. Vous savez comment est M. Bressier.

Arnold, bas.—Tais pis pour lui; je suis sûr qu'il l'a fait exprès.

Marcel.—Oh! oh!

Arnold.—Je vous le prouverai au dessert.

On commence à rire de la situation, et chacun prend son parti.

Arnold apporte des tablets de cuisine qu'il a trouvés dans une armoire, les hommes s'en affublent, Mme Morsy en essaie un, on s'écrie qu'elle est charmante ainsi, elle en fait mettre un à sa fille; on fouille partout, les dames mettent le couvert.

M. Cotel aîné allume le feu, M. Cotel cadet farbte la maison avec M. Morsy et Arnold; Marcel, qui paraît contrarié, est cependant forcé par Mme et Mlle Morsy de rincer les verres, de ranger les chaises, d'aller chercher de l'eau, etc.

Deux des trois marauderes rapportèrent avec des œufs, rien que des œufs; il n'y a absolument rien notre chose dans la maison, si ce n'est un pot de beurre et quelques pots de confiture; Arnold a vu de loin une forme et est allé chercher du renfort; il revient, le fermier est malade, sa femme n'a pu lui donner que des œufs; les deux femmes disent qu'elles tiennent très bien en ce qui concèle à la cuisine, M. Morsy se charge de faire une omelette.

—Marcel, allez me chercher des pignons dans le jardin.

Mme Morsy.—Comment des oignons?

Mlle Morsy.—Oh! pas!

M. Morsy. — Certainement. On fera une vraie omelette aux oignons pour les femmes et les hommes délicats. Nous pouvons varier les plaisirs, puisque nous n'aurons ni vin ni liqueurs. Marcel; apportez moi des oignons, épluchez les et hachez les menu. Vous verrez comment je fais une omelette aux oignons.

—Et vous, Cotel, que avez-vous faire?

M. Cotel.—Je tiendrai bien deux œufs sur le plat.

M. Morsy. — Eh bien! faites, et dépêchez-vous.

Cotel jeune arrive; il a découvert un pigeonnier avec des pigeons, il en a mis et étranglé quatre.

Les pigeons, d'abord nouvellis avec abolitions, sont, après cravaux, déclarés vieux et durs.

Cotel jeune.—Plumerai-je, monsieur Morsy?

M. Morsy.—Certainement! je mangerais des clous. Fumez, plumez. — Des remerciments sont rendus à Cotel jeune.

Une agitation extrême règne dans la cuisine et dans la salle à manger; on s'empresse, on se croise, on rit.

Arnold veut faire frire des poissons rouges qu'il a trouvés dans un bocal, tout le monde s'y oppose, il monte le meilleur vin de la cave.

M. Morsy.—Allons, Marcel, mes oignons; vous allez me faire manquer le moment de les mettre, et causée mon omelette sera manqée avec indifférence. Donnez vite. Ce n'est pas mal haché. Amoute un coup de feu, et mon omelette est prête.

M. Cotel aîné.—Messieurs, on est servi; la main aux dames.

On passe dans la salle à manger après avoir fait les tablettes de cuisine; on prend place, on s'agite, on rit, on mange avec voracité les cafés à la coque, puis les pigeons.

M. Morsy.—Voilà bien les pigeons les plus sortaces; je mis sûr que celui que je mange est celui que Mme Arnold a pris dans le bocal vert.

—Arnold.—Eh bien! étes vous fâché d'avoir dîné ici? Ce qu'il y a de plus gai et ce que je ne vous dis qu'à présent, parce qu'il n'est plus temps de revenir, c'est que M. Bressier n'est sorti que parce qu'il s'est parfaitement rappelé ses invitations.

Cotel aîné.—Vous croyez?

Arnold.—J'en suis sûr; les invitations sont de la main de Mme Bressier. Elle les aura faites sans le prévenir, et averti au dernier moment, selon d'une recrudescence, d'avarice, il l'aura commandé de force à la ville.

Morsy.—Vous croyez qu'il sera capable.....

(*A continuer*) ALPHONSE KARR.

Marié par le révérend J. D. Forten, samedi 21 décembre 1861, dans l'église St-Augustin, M. NICOLAS MIRANDA à Mlle MARIANNA BATALLA—tous deux d'Espagne (villa de Asturias et Mahon.)

Loge de l'Etoile Polaire No 19.

J. O. O. F.

Les membres de cette Loge sont avisés que les trois prochaines assemblées régulières de cette loge auront lieu le jeudi en place du mercredi, savoir le 26 courant et les 2 et 9 du mois prochain.

Par ordre du N. G.

C. ANTOGNINI, Secrétaire

25 déc—2

Aux Parents, négociants, &c.

Le meilleur cadeau de Noël et de nouvel an que vous puissiez faire à vos enfants, c'est un bon et bien beau coffre-fort, tout en fer, avec deux boîtes de cabriolets en exhibant également son invitation.

—C'est bien aujourd'hui vendredi?

—Oui, certainement.

—C'est le 3 mai!

—C'est le 3 mai!

Alors, recommençant à frapper, le premier arrivé reprit la pierre, et, après avoir reproduit son roulement pendant quelques instants, il prit de colère et dit:—On est au fond du jardin.

—Or sorti, répéta Marcel.

—Je vous dis, monsieur, que c'est impossible. M. et Mme Bressier ne seraient pas sortis un jour où ils ont invité à dîner trois, deux, cinq, sept personnes. Ah! bonjour, monsieur Cotel; je ne vous reconnaissais pas.

—Mille compliments, monsieur Morsy. Je présente ici mon ami à ces dames. Avez cela qu'il fait une chaleur!

—Si vous frappiez encore, monsieur Arnold... Tiens, mais où est-il donc?..... où est donc M. Arnold?

—Il cesale une folie, reprit le cavalier; il prétend passer par-dessus le mur de jardin.

—Attendez, j'entends du bruit dans la maison. Ils sont peut-être, on vient.

—Je dienis aussi, M. et Mme Bressier ne seraient pas sortis un jour.....

On ouvrit la porte, et on vit paraître M. Arnold.

—Quoi! c'est vous? Et par où étes-vous entré? Est-ce qu'il n'y a personne? M. et Mme Bressier y sont-ils? Il n'est pas arrivé d'accident?

Toutes ces questions se prononcèrent à la fois. Arnold répondit qu'il fallait d'abord n'en pas trop tirer dans la maison, et qu'il répondrait ensuite à toutes les questions. On lui obéit. Quand ce fut exécuté, il invita tout le monde à s'asseoir; puis il annonça qu'il allait commencer d'ouvrir la grande porte pour qu'on pût rentrer les voitures et mettre les chevaux à l'écurie, en disant ces mots, il disparut, laissant les compagnons en proposant de chantonner des chansons dont lui seul pouvait donner le mot.

Il ne tarda pas à rentrer:—Maintenant, dit-il, je vais répondre à toutes vos questions en peu de mots. Il n'y a personne dans toute la maison; je l'ai parcourue de cave en grenier.

—Ah bien! voilà qui est agréable, dit M. Morsy; qu'allons nous faire?

—Il faut prendre un restaurateur près d'ici, ajouta M. Cotel; on ne saurait dans ces temps-ci trouver une maison.

—Ma femme et ma fille sont fatiguées, et moi, je meurs de faim et de soif; d'ailleurs, j'ai renvoyé ma voiture, elle ne reviendra qu'à neuf heures.

—Pour moi, je vais repartir; j'emprte, monsieur Arnold, que vous n'avez pas fait doubler mon cabriolet.

—Au contraire, c'est que j'ai fait détoler votre attelage, et que votre cheval est avec celui de Marcel, l'écurie, où ils tiennent compagnie aux mêmes doute, car je n'ai pas trouvé une botte de foin.

—Il faut rattaler.

—Où bien vous?

—A la ville.

—Il faut trois heures de route.

—Avez-vous une meilleure idée?

—Certainement, et la seule bonne, la seule raisonnable.

—Voyons la.

—On nous a invités à dîner ici: eh bien! nous dînerons ici; nous n'aurons de moins que le maître de la maison, et comme nous sommes vous plaisir pour le dîner que.....

—Allons donc! parlez pour vous.

—Et comment dînerons vous ici

—Je l'ai assez vue, mais nous dînerons, tandis qu'en quittant la table, nous ne ferons pas de serions pas de trop. Permettez moi d'y retourner de mon mieux. Le oubli des maîtres de la maison, et de les remplacer, je sais bien qu'ils en vous plaîtrait pas; mais, pour moi, d'abord, voulez vous vous rafraîchir?

—Ah çà, est-ce que tout de bon nous dînerons ici!

—Certainement.

—Pour moi, dit Mme Morsy, je suis incapable de faire dix pas à pied.

—Et moi, dit M. Morsy, mes dents font fou quand elles ont froid.

—Arnold.—Voyons, Marcel, aide-nous un peu; je mets en réquisition les plus jeunes de la société, M. Cotel et son frère; les dames seront à la cuisine.

M. Morsy.—Comment! il n'y a pas seulement un domestique!

—Arnold.—Si, il n'y a personne.

M. Cotel.—Mais c'est inouï!

Arnold.—Voyons, Marcel, gardons pour le dessert le mal que nous avons tant envie de dire des maîtres de céans. Notre position est nettement dessinée, il faut dîner. M. Morsy, en homme de ville, n'a pas de voiture, et, sous peu j'ai compté qu'ils me ramèneraient, je n'en ai pas non plus; le cheval de M. Cotel est sur les dents.

M. Cotel.—Mon cher, mon cheval fera vingt lieues sans être sur les dents.

Arnold.—Discussion également inutile; vous n'en aurez. M. et Mme Bressier seront désolés de leur..... comme dirait Molière.

M. Cotel.—Mourderie.

M. Morsy.—Impolitesse.

Arnold.—Le leur oubli..... Voulez-vous m'avoir pas fourni du vin, Marcel?

Marcel.—J'adopte *oubli*.

Arnold.—M. et Mme Bressier seront désespérés de leur oubli; comme am